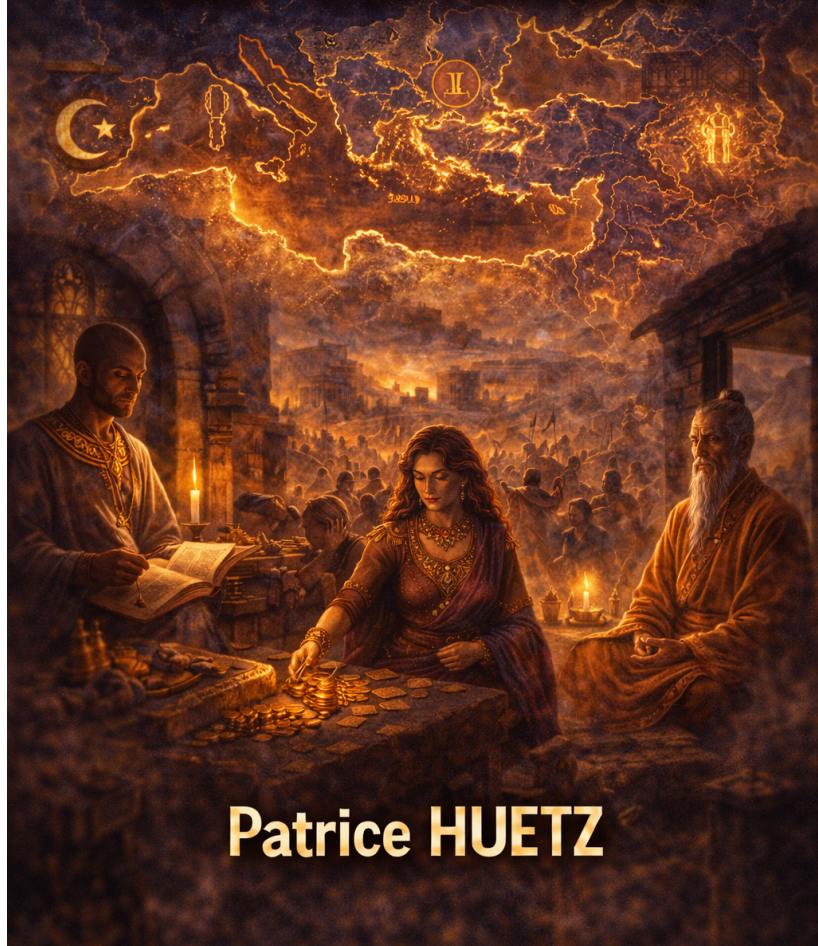


LES IMMORTELS

TOME 6

LES TÉNÈBRES



Patrice HUETZ

Les Immortels — Les Ténèbres

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Le Forgeron de l'Empire

Koumbi Saleh, Empire de Ghana — 510 ap. J.-C.

Le fer chantait sous le marteau d'Ogun.

C'était un chant ancien, plus vieux que les empires, plus vieux que les dieux qu'il avait vu naître et mourir. Le métal en fusion rougeoyait dans la pénombre de la forge, projetant des ombres dansantes sur les murs de terre cuite. Dehors, le soleil du Sahel écrasait tout de sa lumière implacable, mais ici, dans son sanctuaire de feu et de fer, Ogun régnait.

Il frappa encore, et encore, façonnant là lame avec une précision que quinze siècles de pratique avaient affinée jusqu'à la perfection. Chaque coup était un mot, chaque étincelle une prière. Il ne forgeait pas seulement du métal — il forgeait de la mémoire.

Autour de lui, trois apprentis observaient en silence.

Kofi, le plus âgé, avait les cheveux grisonnants maintenant. Ogun se souvenait de lui enfant, ébahi devant les flammes de la forge. Quarante ans avaient passé depuis — quarante ans pendant lesquels le maître n'avait pas vieilli d'un jour.

Les gens du village avaient leurs explications. Ogun était béni des orishas, disaient-ils. Ogun portait le nom du dieu du fer, et le dieu lui avait accordé sa faveur. Personne ne posait de questions. Dans

l'Empire de Ghana, les mystères étaient acceptés comme une part du monde.

« Maître, dit Kofi, là lame prend forme.

— Elle prend le temps qu'il lui faut, répondit Ogun sans lever les yeux. Le fer ne se presse pas. L'homme non plus ne devrait pas. »

Là lame qu'il forgeait était destinée au roi.

Tunka Menin, souverain de l'Empire de Ghana, avait demandé une épée cérémonielle pour les fêtes de la moisson. Une épée qui symboliserait la puissance de son royaume — ce vaste territoire qui contrôlait les routes de l'or et du sel, qui faisait trembler les marchands venus du nord.

Ogun avait accepté la commande, comme il acceptait toutes les commandes royales. Non par ambition ou par cupidité — l'or n'avait plus de sens pour lui depuis longtemps — mais parce que forger était sa raison d'être. Sa vocation. La seule chose qui le rattachait encore à l'humanité.

Quand là lame fut prête, il la plongea dans l'eau.

Le sifflement du métal chaud rencontrant le liquide froid emplit la forge. La vapeur monta en volutes blanches, comme l'âme d'un esprit libérée. Ogun attendit que le métal se stabilise, puis le sortit de l'eau.

Là lame était parfaite.

Elle brillait d'un éclat sombre, presque noir, avec des reflets bleus qui dansaient à sa surface. C'était une technique qu'Ogun avait perfectionnée au fil des siècles — un secret qu'il transmettait à ses apprentis, génération après génération.

« Venez voir, » dit-il.

Les trois apprentis s'approchèrent, les yeux écarquillés.

Kofi tendit la main, hésitant.

« Puis-je, maître ?

— Doucement. Le métal est encore chaud. »

Kofi toucha la lame du bout des doigts. Son visage s'illumina.

« Elle est... elle vibre. Comme si elle était vivante.

— Tout métal est vivant, dit Ogun. Il a une âme, une mémoire. Notre travail est de la réveiller, pas de la créer. »

Il confia la finition à Kofi — le polissage, la garde, le manche. Le vieil apprenti était prêt. Il forgerait ses propres lames bientôt, transmettrait à son tour les secrets du feu et du fer.

Et Ogun partirait. Comme il partait toujours, quand les questions devenaient trop nombreuses, quand les regards devenaient trop insistants.

C'était le cycle de sa vie. Arriver, enseigner, créer, disparaître. Recommencer ailleurs, sous un autre nom, dans un autre village. Éternellement.

Ce soir-là, Ogun s'assit sur le toit plat de sa maison.

Les étoiles brillaient au-dessus du Sahel, innombrables et indifférentes. Les mêmes étoiles qu'il avait contemplées en Égypte avec Akhénon, en Nubie avec Tala, en Aksoum avec les prêtres chrétiens. Les mêmes étoiles qui avaient éclairé le monde avant sa naissance et qui brilleraient encore longtemps après sa mort.

Si sa mort venait jamais.

Il pensa à Tala.

La nouvelle de sa mort l'avait atteint cinq ans plus tôt, portée par Brennos lui-même. La guerrière avait choisi de partir — fatiguée, épuisée par des millénaires de combat. Ogun comprenait. Il comprenait mieux que quiconque.

Lui aussi sentait la fatigue, parfois. Pas dans ses muscles — son corps ne connaissait pas l'épuisement — mais dans son âme. Des millénaires à voir l'humanité répéter les mêmes erreurs, les mêmes cruautés, les mêmes espoirs inévitablement déçus.

Mais il continuait. Parce que forger lui donnait un but. Parce que transmettre lui donnait un sens.

Parce qu'il n'était pas encore prêt à partir.

Un bruit le tira de ses pensées.

Des pas sur le chemin, le cliquetis d'armes, des voix en langue berbère. Ogun se leva, tous ses sens en alerte. Les visiteurs nocturnes étaient rarement porteurs de bonnes nouvelles.

Il descendit de son toit et s'avança vers l'entrée du village.

C'était une caravane.

Une douzaine d'hommes, montés sur des chameaux, chargés de marchandises. Des marchands venus du nord, de l'autre côté du Sahara. Leurs vêtements étaient couverts de poussière, leurs visages marqués par des semaines de voyage.

Le chef de la caravane descendit de sa monture et s'inclina.

« Paix sur toi, forgeron. On m'a dit que tu étais le meilleur artisan de l'empire.

— On dit beaucoup de choses, répondit Ogun. Que cherches-tu ?

— Des lames. Des lames comme je n'en ai jamais vu. Les marchands de Sijilmasa parlent de ton travail avec respect.

— Je ne forge pas pour le commerce.

— Pas même pour de l'or ? Du sel ? Des nouvelles du monde ? »

Ogun hésita.

Les nouvelles du monde... c'était sa faiblesse. Coupé du reste des immortels depuis des années, il ne savait presque rien de ce qui se passait au-delà du Sahara. Rome était tombée, il le savait. L'Empire d'Orient survivait. Mais le reste ?

« Entre, dit-il finalement. Nous parlerons. »

Le marchand s'appelait Tariq.

Il venait de Tanger, au bord de la Méditerranée. Son père avait fait le commerce avec Constantinople ; lui-même préférait les routes du sud, plus lucratives, moins dangereuses.

« Le monde a changé, dit-il en sirotant le thé que Ogun lui avait offert. Les Wisigoths tiennent l'Espagne, les Francs la Gaule. L'Empire d'Orient se bat contre les Perses, comme toujours. Et au milieu de tout ça, de nouveaux peuples émergent.

— Lesquels ?

— Les Arabes, surtout. Des tribus du désert. Ils étaient divisés, mais quelque chose se passe chez eux. Quelque chose de nouveau. Les marchands qui viennent de La Mecque parlent d'un prophète. Un homme qui dit recevoir des messages du dieu unique.

— Un autre prophète, murmura Ogun. Il y en a eu tant. »

Tariq haussa les épaules.

« Peut-être. Mais celui-ci semble différent. Ses disciples sont... fervents. Prêts à mourir pour lui. Ça a changé les choses.

— Ça a changé toujours les choses. Au début. »

Ogun avait vu naître le christianisme. Il avait vu Paul de Tarse prêcher, les martyrs brûler, les empereurs se convertir. Il avait vu les temples païens fermer, les bibliothèques brûler, les anciennes croyances s'effacer.

Un autre prophète. Une autre foi. Le même cycle.

Mais quelque chose dans le ton de Tariq l'intriguait.

« Ce prophète, dit-il, quel est son nom ?

— Muhammad. Il vit à La Mecque, où il vivait — il paraît qu'il a dû fuir. Ses ennemis sont nombreux, mais ses disciples aussi.

— Et son message ?

— Un seul dieu. La soumission à sa volonté. L'égalité de tous les croyants. »

Ogun hochà la tête lentement.

« Un message puissant. Dangereux, aussi.

— Pourquoi dangereux ?

— Parce qu'il exige tout. Les messages qui exigent tout peuvent transformer le monde. Ou le détruire. »

Tariq resta plusieurs jours à Koumbi Saleh.

Il acheta trois lames — pas les meilleures d'Ogun, mais suffisamment bonnes pour impressionner les acheteurs du nord. En échange, il laissa de l'or, du sel, et des nouvelles.

Ogun absorbait les informations comme un homme assoiffé absorbe l'eau.

Le monde changeait. L'ancien ordre s'effondrait. De nouvelles forces émergeaient.

Et lui, le forgeron immortel, continuait à marteler le fer, à transmettre son savoir, à attendre.

Le jour du départ de Tariq, le marchand posa une dernière question.

« Forgeron, tu as l'air de connaître beaucoup de choses. Des choses anciennes. Combien de temps as-tu vécu ici ?

— Assez longtemps.

— On dit que tu étais déjà là quand le grand-père du roi était enfant.

— On dit beaucoup de choses. »

Tariq sourit.

« Je reviendrai. Dans un an, peut-être deux. Si tu es encore là, nous parlerons encore.

— Si je suis encore là, répondit Ogun. Bon voyage. »

La caravane disparut dans la brume matinale, avalée par le désert.

Ogun retourna à sa forge. Il avait dû travailler — des outils à réparer, des lames à forger, des apprentis à former.

Le monde changeait, mais le fer restait le fer.

Et lui restait lui.

Pour l'instant.

Les Routes du Sel

déserts du Sahara — 512 ap. J.-C.

La caravane avançait sous un soleil de plomb.

Ogun marchait aux côtés des chameaux, enveloppé dans des tissus clairs qui le protégeaient de la chaleur écrasante. Autour de lui, trente marchands et leurs bêtes formaient une longue file serpentant entre les dunes. Ils transportaient de l'or — des lingots et de la poudre — vers les oasis du nord, où ils l'échangeraient contre du sel, plus précieux encore dans ces terres brûlantes.

Il avait quitté Koumbi Saleh trois mois plus tôt.

Non pas parce qu'il y était contraint — personne ne l'avait chassé, personne ne l'avait menacé — mais parce que le temps était venu. Kofi maîtrisant maintenant les secrets de la forge, les autres apprentis étaient prêts à voler de leurs propres ailes. Ogun pouvait partir, comme il partait toujours, laissant derrière lui des techniques et des traditions qui survivraient des siècles.

Le chef de la caravane s'appelait Amadou.

C'était un homme solide, au visage marqué par des décennies de traversées. Il connaissait le désert comme Ogun connaissait le métal — intimement, respectueusement, avec la conscience aigüe de ses dangers.